

Lettre...

Déjà à l'aéroport d'embarquement dans une grande ville régionale d'un pays européen, il avait remarqué que le comptoir d'enregistrement d'Air Algérie n'était plus confiné dans un angle mort où il fut dissimulé durant ces longues dernières années aux yeux des passagers des compagnies du Nord, comme un corps étranger porteur d'une maladie honteuse.

Les hôtes étaient jeunes, belles, souriantes, exécutant leurs tâches avec assurance, courtoisie et rapidité, renvoyant au rayon des archives l'image de ces employées aux silhouettes entassées, aux coiffures approximatives exagérément maquillées, mâchant grossièrement d'interminables chewing-gums, conversant bruyamment entre elles et ignorant du regard le passager dont le billet de transport est pourtant la source principale de leurs salaires. Dans la salle d'embarquement réservée aux vols d'Air Algérie, mitoyenne avec les grandes destinations mondiales, finies les mines tristes qui offraient naguère beaucoup plus l'image d'un cortège funèbre que celle de voyageurs heureux de retourner dans leur pays. Finis aussi les sacs en fibre de plastique portant la marque d'une chaîne de magasins parisiens très populaires en milieu émigré et dont la seule vue indiquait qu'il s'agissait bien d'un vol en partance pour Alger ; finis les bagages volumineux qui encombraient les files d'attente, les couloirs et les coffres des cabines des avions qui pouvaient dès lors flotter en l'air dans des conditions confortables ; les soutes à bagages ayant enfin retrouvé toute leur vocation.

L'avion était arrivé à l'heure d'Alger, et durant les préparatifs du retour, l'équipage très discret, dans un uniforme flambant neuf qui inspire le respect et la fierté, ne se précipitait plus aux free shops pour revenir quelques instants plus tard les bras chargés de sachets sous le regard moqueur des passagers aux yeux desquels il perdait un peu de l'élégance de son statut en faisant ses courses de façon aussi ostentatoire. Durant le vol, les passagers se surpassaient en courtoisie entre eux et envers le personnel de cabine dont le profil répondait sans hésitation aucune au casting le plus strict des plus grandes compagnies aériennes et qui accomplissait ses tâches avec un professionnalisme et une sérénité remarquables. Le commandant de bord, une femme, intervenait au micro pour souhaiter un bon appétit à ses passagers à l'heure du service repas, et donner de temps à autre quelques informations techniques sur le vol et les zones traversées.

L'atterrissage à l'aéroport international d'Alger fut impeccable, ponctué par des applaudissements en cabine, les formalités de police simplifiées, sans carte de débarquement pour les nationaux, les instruments de contrôle électroniques à distance dispensant les agents de la police des frontières, très courtois, des exercices d'écriture et de réécriture au stylo à bille d'antan auxquels ils étaient astreints auparavant, l'arrivée des bagages sur le tapis immédiate et le contrôle douanier très fluide et très physionomiste et, sauf signalement préalable, les passagers empruntaient, la démarche assurée, le passage «rien à déclarer». Le hall de l'aéroport offrait l'ambiance d'une véritable aérogare internationale où se croisaient des gens de diverses nationalités parmi lesquels des groupes de touristes de tout âge et des hommes d'affaires attendus visiblement par leurs partenaires nationaux. Aucune trace des badauds qui arpentaient les lieux il y a quelques années, le port négligé, ni des chauffeurs de taxi clandestins qui opéraient

au grand jour, ni des cambistes ambulants qui offraient leurs services, avec insolence, aux abords immédiats des guichets des banques. A l'air libre, il ressentait une sensation de bien-être et tout était ordonné pour donner du sens à son sentiment.

Il n'eut pas de peine à prendre un taxi d'une propreté impeccable dont le chauffeur en tenue réglementaire lui ouvrit la porte, après avoir rangé soigneusement ses bagages dans le coffre arrière du véhicule. A l'intérieur du taxi équipé d'un GPS, une étiquette bien en vue renseignait les clients que le conducteur parlait trois langues étrangères, le français, l'anglais et le chinois. L'autoroute qui menait à la capitale avait bien changé depuis son lointain voyage. Des palmiers, les pieds dans des tapis de fleurs, dessinaient une magnifique perspective, les bordures de la route étaient nettes, la signalisation parfaite et de grands

panneaux au design recherché vantaient les richesses touristiques du pays et incitaient les touristes à visiter La Casbah d'Alger qui étalait au loin, avec la fierté d'un rocher qui a su résister à toutes les épreuves du temps, son immense man-

teau blanc. La baie d'Alger accueillait dans ses bras de majestueux bateaux de croisière dont les passagers aux tenues estivales, debout sur les ponts, faisaient de grands signes de la main à une ville belle et rebelle, à l'hospitalité légendaire, et tout au long de l'autoroute côté mer, on apercevait une allée piétonne ombragée avec des aires de jeux pour les enfants, des bancs publics pour les personnes âgées et des pistes spécialement aménagées pour les passionnés du sport de tout âge. A la rue Didouche-Mourad, l'une des plus belles artères de la capitale, il croise avec plaisir de nombreux

jeunes gens et jeunes filles, certains bras dessus, bras dessous, pudiques et fiers de leur jeunesse et de leurs instants de bonheur. L'université avait apparemment retrouvé sa vocation contestataire et des cortèges d'étudiants encadrés par un service d'ordre parfaitement organisé faisaient les cent pas à l'intérieur de l'enceinte universitaire, portant d'immenses pancartes sur lesquelles on pouvait lire : «Sans travail, avec nos diplômes, on ne ferait pas de meilleurs citoyens», puis plus loin, «Le savoir au pouvoir !» Tout un programme...

C'est un signe de bonne santé, se dit-il, car une université sans voix, sans bouillonnement intellectuel, devrait inquiéter davantage gouvernants et société.

Aux terrasses des cafés, des couples sont attablés, de jeunes femmes sirotent une boisson rafraîchissante au milieu d'éclats de rire qui n'éveillent aucun regard indiscret, le cercle des étudiants était de nouveau ouvert et le garçon qui officiait

d'une table à une autre, portant tablier blanc, les cheveux gominés, claquant du talon et faisant tourner le plateau autour de sa main rappelait jusqu'aux moindres tics le personnage de «Maurice» du temps des folles années de la vie estudiantine au lendemain de l'indépendance, il y a de cela cinquante ans. La «brasserie des facultés» dont le service proposait autrefois les meilleurs crus d'Algérie et qui dut, durant une longue période, se couvrir d'une baie vitrée et de rideaux en dentelle pour se protéger des regards hostiles, voire inquisiteurs, avait heureusement ôté son voile et renoué avec son charme d'antan. La cafétéria «immortalisée» dans La Bataille d'Alger, où il aimait prendre son café matinal fuyant le rituel sans saveur du restaurant universitaire, avait rouvert ses portes.

Tout lui rappelait en mieux les premières années de l'indépendance, et très vite, il comprit que la jeunesse d'aujourd'hui qui ne pouvait être accusée de faire dans la nostalgie avait fini par comprendre après de douloureuses épreuves, que le rapport à l'identité et à la spiritualité pouvait se construire dans la liberté et la tolérance et cohabiter avec un mode de vie qui sied à une grande cité méditerranéenne aux richesses touristiques immenses. Tout au long de cette mythique artère principale d'Alger qui porte le nom d'un héros de la lutte de Libération nationale, des bacs à fleurs donnaient de la couleur et des parfums à la ville dont les trottoirs, avait-il remarqué, étaient enfin recouverts de grandes dalles en granit au grand bonheur des passants qui marchaient maintenant la

tête haute, assurés et rassurés désormais contre de fâcheux «accidents de parcours». D'après ses souvenirs, les trottoirs de toutes les villes et villages d'Algérie qui ont alimenté d'innombrables anecdotes ont permis la construction non pas d'espaces piétons propres et durables mais de fortunes toujours recommencées, les matériaux utilisés peu fiables et ne résistant pas apparemment — est-ce de l'incompétence ou est-ce délibéré — à la

durée d'un seul mandat des élus locaux. Sur le front de mer, l'un des plus célèbres de la côte méditerranéenne, là aussi, des compositions florales suspendues à des lampadaires en ferronnerie d'art ajoutaient à la beauté de la baie d'Alger, et les touristes déjà à pied d'œuvre, appareils photos et caméras aux poings, rivalisaient en prises de vues pour alimenter leurs banques de

Des reportages diffusés, il s'intéressa un long moment à l'inauguration du Musée de la colonisation érigé à Sidi Fredj à l'endroit même du débarquement des troupes françaises d'occupation, et dont l'exposition permanente retrace avec force détails et preuves, les crimes de la colonisation française en Algérie qui mérite bien un «Grand procès», qu'une œuvre cinématographique pourrait donner un jour à voir aux générations futures...

Par Boualem Aïssaoui, producteur-réalisateur

souvenirs. Des rondes mixtes de policiers, bien portants, uniformes sur mesure et la démarche mesurée, certains montés à cheval, assuraient par leur seule présence dissuasive la quiétude des passants qui traversaient les voies dans une grande discipline aux endroits réglementaires largement et très visiblement indiqués. Le taxi le déposa à l'hôtel Aurassi qui domine la ville de son imposante architecture. Ambiance d'un hôtel international magnifiquement restauré, où les touristes, reconnaissables à leur allure détendue, croisent des hommes d'affaires qui rejoignent, le pas alerte, la salle de négociations.

Il eut à peine le temps d'apprécier la qualité de l'accueil que le voici dans sa chambre, scrutant à travers le rideau la baie d'Alger merveilleusement illuminée. Une soirée toute entière consacrée aux souvenirs...En se regardant dans un miroir de sa chambre avant de s'endormir, il se demanda pourquoi il était en train de consigner tout ce qu'il voyait autour de lui depuis le début de son voyage.

Il se rappela soudain qu'il eut un «trou noir» à l'instant même où il se proposait d'écrire, c'est sa passion, une lettre à...

l'indépendance sous forme de fiction, dans un genre littéraire et artistique dans lequel il aime à s'exercer, pour demander des nouvelles du pays. Et le voilà maintenant transposé dans la réalité, observant au moindre détail ce qui a changé dans la ville. En fait, il avait en temps réel les réponses aux questions qu'il souhaitait poser, sans avoir à écrire une lettre et sans attendre de nouvelles. Mais était-il vraiment dans la réalité ?

Lettre... à l'indépendance. Quelle idée d'intituler ainsi son courrier !

Peut-être a-t-il été inspiré par cette anecdote que lui avait rapportée un ami africain et qui mettait en scène un paysan venu des profondeurs de la brousse pour écouter le discours que son président de la République prononçait dans un village voisin et qui, déçu et épuisé par des promesses qui n'avaient pas changé d'un iota sa vie quotidienne, apostropha l'auguste orateur, en ces termes : Monsieur le Président, l'indépendance... quand est-ce que ça s'arrête ? L'histoire ne dit pas quel sort fut réservé à «l'impertinent» paysan qui associait, comme de nombreux citoyens des pays nouvellement indépendants, gouvernance et indépendance.

Bien sûr, se dit-il, comme nulle part ailleurs, l'indépendance de l'Algérie avait un prix et qu'elle ne pouvait «s'arrêter» que si ses enfants lâchaient prise et tournaient le dos, dans un monde de plus en plus arrogant, à leur héritage. C'est parce qu'elle avait un grand prix que «l'indépendance» avait le droit d'interpeller, à l'image de ce paysan africain plein de bon sens, «la gouvernance» du moment, et à défaut de voir tous ses espoirs se réaliser, nourrir les rêves les plus fous, et bien plus, prendre ses désirs pour la réalité.

Le lendemain de son retour au pays après tant d'années d'absence et une perte de mémoire qui commençait à s'estomper, il reprit, à pied cette fois-ci, le chemin du centre-ville en empruntant pour la première fois le métro nouvellement mis en service.